

Urgences



Cité

Jean Cossette

Number 1, 2e trimestre 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025007ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025007ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cossette, J. (1981). Cité. *Urgences*, (1), 37–43. <https://doi.org/10.7202/025007ar>

JEAN COSSETTE

Cité

Déjà le ciel ne dort plus tout à fait aussi bien.

Un groupement de nuages sombres roule peu à peu sur lui-même, large couverture d'édredon découvrant un bleu mitigé.

L'aube s'étire, se tend et se détend.

Les veilleuses ne sont plus chargées de mystère aux fenêtres des gratte-ciel et leurs lumières s'éteignent petit à petit comme des mouches à feu en mal de carburant.

L'obscur fait place au clair-obscur.

Le bruit, tantôt au portique du trépas, reprend de ses protéines matinales, soubresauts épars venant des gens de nuit pressés de regagner leur antre, encore grisés de folles aventures, ivres de boissons aux couleurs glacées.

Les nuages-voiliers se hissent maintenant tour à tour au large des écueils d'asphalte. Le jour s'annonce clément aux premiers réveils des moteurs.

Ce ne sont plus des flots de bruits qui nous font tendre l'oreille, mais bel et bien un long ronflement venant peut-être de ces autoroutes périphériques, là-bas, aux portes de la ville, ou peut-être des couloirs de quelques fourmillières géantes : un océan lointain dont le roulement des vagues va s'amplifiant comme à l'approche de la marée haute, quand les mouettes ouvrent un oeil, excitées par le fumet des cuisines marines.

Les feux aux intersections accentuent leur rythme incessant. Déjà, les premières voitures, coches à chevaux-vapeur, glissent entre les lignes blanches vers des destinations inconnues.

On pourrait entendre dans les chambres tièdes, les déclics et les carillons étouffés des réveils. Voir, à la cuisinette, se gonfler ces gros yeux jaunes, globuleux à souhait, essayant par tous les moyens de se tailler une place au firmament de la poêle à frire, où le bacon se recroqueville déjà dans sa turbulence grasseuse.

Des relents de bouches fétides dont la salive ne fait que de recommencer à tourner, embuent le premier miroir existentiel quotidien...

Les pelouses achèvent de sangloter.

Sur le seuil d'une porte encore endormie, un chien-clochard aboie pour rien. Pour aboyer. Pour jouer au coq mécanique.

A gauche, à droite, des portières claquent au nez de femmes décoiffées qui, le visage bouffi, tendent des mains imprécises en des gestes machinaux vers un nuage d'oxyde de carbone.

A la cuisine, le grille-pain a cessé d'offrir ses tranches bronzées et, des écrans de télé verts-kaki, sortent des polichinelles ravis.

Au coin des grandes artères le sang se fige et forme des caillots. Aux poignets de cent mille bras gauches, la montre-menotte tourne ses irrémédiables tentacules.

Personne ne s'entend tandis que roulent les cages d'acier. Chacun à se défouler de l'intérieur.

Cent mille défoulements avortés: un peuple se rend au travail.

De chaque côté de moi sillonnent des voiliers magnifiques, multicolores, via la marina du dactylo. Des destroyers aussi, aux épaules carrées, légèrement voûtées, fendent les flots incessants de la foule; à leurs bras-fermoir pendent des *attaché-case* secrets.

Les boutiques lèvent les paupières et crachent leurs marchandises aux passants déroutés. Les tiroirs-caisses ont l'appétit féroce et leur digestion ne rend que quelques jetons cuivrés.

Dans les parcs d'engraissement citadins, les percolateurs clapotent, petits volcans, petits geysers caféinés.

Dans la vitrine, un *sundae* en plastique reçoit sa couche de poussière quotidienne, tandis que les pots de marinades changent peu à peu de couleur, passant du vert et du jaune à l'entre-deux.

J'observe les dragons s'arrêter pour laisser nager les piétons quelques secondes. Ils sont des dizaines, bientôt des centaines à se répandre sur l'asphalte tiède : un véritable débarquement à l'assaut de l'autre rive qui s'enfle depuis longtemps des survivants d'outre-vitrine.

Je me sens transporté par les vagues de fond piétonnières vers des tunnels d'aluminium et de verre.

Me voici soudain dans une mini-cité à rayons : une vendeuse aux yeux-soleils m'attire vers le spécial du jour. L'air est climatisé et une musique discrète cherche ses harmonies. Au fond, un *snack-bar* reluisant de propreté : gâteaux sous cloche, tartes en aquarium, boisson gazeuse en soupape. La faune alimentaire se porte bien.

Une rousse grassouillette dépose ses rondeurs sur le distributeur à lait vitaminé.

Dans un coin, vingt-huit poissons rouges font les cent pas le long de leurs murailles transparentes. Ils croisent leurs gros yeux désabusés.

Me voici à la renverse du temps, les mains dans les poches, la tête en phare démuni. Mon ombre n'est plus. Elle est piétinée quelque part par l'essaim des bipèdes qui m'entourent. Le feu du soleil brûle mes étourderies déambuliques.

Tout tourne comme dans un large désert où la solitude est habitée. J'erre à la merci d'une populace effrénée. J'habite une ville sécheresse. Je rêve à une ville d'eau...

Onze heures trente. Les hot dogs s'empilent sur les comptoirs salés. Les frites dansent la polka Parmentière.

J'évite partiellement une grosse dame à la dérive.

Une ambulance surgit en trombe du fond de la rue. Un malade? Non. Un accidenté! Non plus. Seulement un cri déchirant, un gong, une gifle à la circulation.

Des secrétaires se refont une beauté, dissimulant sous le fard des traits tirés; un peu de rouge pour raviver des lèvres muettes.

Les serveuses roulent littéralement entre les tables pour ne sursauter qu'au tintement familier des pièces métalliques parachutées avec négligence sur l'émail plastifié: digne récompense des bêtes de somme.

Midi! En plein zénith.

Comme un clou le soleil nous fend le crâne, nous crucifie au macadam brûlant. Tout le ciel baigne dans l'arrêt du temps. Les rues soufflent un peu dans la décongestion passagère.

Sous nos pas, la terre vibre, comme si un long serpent souterrain creusait un tunnel pour fuir son monde sans lumière. Des vapeurs d'hommes et de femmes s'échappent des bouches de métro.

Un nuage traverse le ciel, voilier solitaire...

15 heures: rien ne va plus.

La ville stagne dans son amidon bétonné.

D'autres nuages sont venus en groupes se joindre au premier.

Nous assistons à des régates au ralenti.

Le soleil tourne au plus bas du métronome...

Andante.

Les couleurs des affiches et des devantures de magasins semblent maintenant se fusionner les unes aux autres, vaste casse-tête chinois diffus.

La foule s'agglutine. Les chevaux-vapeur s'assemblent en une immense kermesse, faisant sauter les capots des moteurs. Le bruit crache de partout. L'air nous étouffe de ses bras musclés. Le sol brûle nos restes de pieds, pendant que les boutiques baissent leurs bannes cirées.

Les yeux se tournent avec espoir, tels des satellites emprisonnés, vers une avalanche grise venant du sud-est. Un vent léger soulève même quelques reliques poussiéreuses.

Nous sommes la sécheresse latente des bas quartiers. Dans nos poumons et dans nos reins circule de la terre en lamelles. Nous sommes des épouvantails farcis à la chaux. Des funambules sans fil, sans pont, sans retour. Que le cirque incessant des manèges non-lubrifiés.

Les pauses café s'accumulent aux fenêtres grandes ouvertes. Des ventilateurs assiègent les poupées en sueur. Du milieu de la rue s'élève un remous d'émanations bleuâtres. Les pneumatiques collent à leur cercle vicieux.

Toujours la même rue, à son levant, à son couchant, au bout du solstice d'été. Du haut des miradors-mécano-scintillants, des antennes squelettiques captent nos directions confuses, diffuses, infuses.

Soudain! L'éclair!

Les piétons foncent dans tous les azimuts. Certains s'engouffrent dans des cavernes sombres, d'autres hèlent des limousines à chapeau. C'est le déluge. Le torrent...

Je demeure sans bouger, planté dans le béton du trottoir. Je bois de partout: une éponge désertique jetée à la mer.

Des yeux bizarres me scrutent des vitrines d'en face. Un cuisinier a laissé sa plaque chauffante et rit aux éclats. Peu importe, c'est la vie que je reçois à bras ouverts. Le sol s'élève maintenant et creuse des milliers de trous, à l'aide de ces petites bombes d'eau lâchées du haut des nuages. Elles éclatent en dizaines de molécules transparentes. L'horizon m'apparaît sur une passerelle de feux verts, jaunes, rouges, noyés enfin dans le noir humide de la rue. Quelques vaisseaux motorisés me frôlent et des capitaines cherchent à percer le voile de buée qui les isole.

La pluie retient les véhicules sur place.

16 heures trente.

La procession des silencieux reprend son tempo langoureux.

La pluie retient les véhicules sur place.

Les traits s'allongent au volant. Les paupières effacent des yeux rougis. Des policiers fluorescents battent la mesure de cette symphonie déjà trop majeure.

Vers les ponts rampent des banlieusards épuisés...
...une télévision attend en laisse à l'orée du salon.

Puis les heures filent de plus en plus vite, comme poussées par un désir d'en finir à tout prix. Bientôt les fenêtres s'illuminent, les rues se parent de mille chandelles : l'apocalypse moderne des feux de Saint-Elme. Le soir s'amuse à parader au grand jour.

On croit reconnaître les pseudo-vampires de l'aube, les horla du bar hawaïen, les cocottes à souliers d'argent, l'orchestre à paillettes jouant la samba du kitsch, le barman *brillantiné*, la strip-teaseuse sur le retour, tous semblent renaître de leurs cendres. Les acrobates de la nuit commencent leur longue traversée vers le petit jour.

Pendant que s'endorment sur deux oreilles les incognitos de 9 à 5, une chorale de chats de gouttières s'organisent entre deux poubelles galvanisées. Une pause fléchit le rythme du temps. J'entre dans l'opacité constellée de la nuit pour pouvoir enfin aller rêver de sources, de rivages et de forêts secrètes.

Tout s'estompe pendant que s'étire nonchalamment une poussée de trompette *néo-blues* à outrance.
Le cycle se referme...

Déjà le ciel ne dort plus tout à fait aussi bien...